393

NÉCESSITÉ
DE LA
GUERRE
ET
DANGERS DE LA PAIX.

Case
FrC
26319

PAR

M. LE COMTE DE MONTGAILLARD.

Fœcundum concute pectus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli:
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus.
V. ÆN. L. VII.

A LA HAYE,
Chez J. BOOL Junior, Libraire dans le Hoogstraat.
Et A LONDRES,
Chez E. HARLOW, Libraire de Sa Majesté, Pall Mall.
1er Octobre 1794.

58-2157

AVANT-PROPOS.

Dans les tems de troubles & de diviſions, les circonſtances ſont tellement bizarres & difficiles, qu'elles enlevent, preſque toujours, à l'homme privé ſon obſcurité & ſon bonheur. Inquiet de celui de ſa patrie, ſi cet homme élève, un moment, ſa voix en faveur de la vérité; s'il dit quels furent les crimes d'un parti, & les malheurs de l'autre; devenu alors, l'objet de la haine des ignorans ou de la crainte des coupables, réduit à ſa ſeule conſcience & fort de ſon ſeul témoignage, cet homme eſt partout dechiré, ou partout inſidieuſement loué; tout, juſques à l'amitié, cherche à trahir la confiance, & la perfidie même vient au ſecours de la ſottiſe.

Forcé d'obéir à des conſidérations que je

me ferai toujours un devoir de reſpecter, je dirai quels ſont les moyens que l'Europe peut conſerver encore ; j'écrirai ſans crainte comme ſans témérité. Il eſt, je le ſais, un tort que les ennemis de la Royauté ne me pardonneront jamais, c'eſt celui d'avoir été irréprochable : car en perdant le droit d'être généreux, les conſtitutionnels *ont renoncé à celui d'être juſtes. Sûr de mériter leur haine, je n'éviterai que leurs ſuffrages. Il faudrait avoir partagé leurs principes, ou approuvé leur conduite, & j'ai preferé conſtamment leur calomnie.*

Je le déclare donc, hautement, je ne connais que deux partis ſur le globe : il faut être Royaliſte ou Jacobin, ſujet fidèle de ſon monarque & de ſon gouver-

nement, ou violateur de ſes mandats & de ſes loix. Tous ces noms, à l'abri deſquels ſe ſont refugié l'ambition, l'ingratitude & l'infidelité; tous ces conſtitutionnels *que tant de malheurs accuſent aujourd'hui de tant de crimes, mais, qui ſe faiſant une vertu des forfaits de la convention, oſent méconnaître ce généreux mépris qui les protège ſur une terre étrangère; tous ces mandataires, qui n'ont ſçû braver que leur conſcience, & montrer du courage que contre leur Roi; tous ces membres de la* première convention nationale *de France* (*), *qui ont*

(*) Il ſerait ſans doute, inutile de dire que je n'ai pas l'intention de comprendre ſous une telle dénomination ces députés chers à l'honneur, ces véritables Français qui ne déſerterent jamais ſa cauſe, ces ſujets qui jurèrent *de reſter fidèles au ſang de S.*

uſurpé les malheurs de l'émigration, ſe ſont ralliés contre moi, en faveur de leurs principes; je ſuis devenu criminel, à leurs yeux, parceque je n'ai pas voulu tromper les puiſſances, parceque je n'ai pas voulu faire parler le peuple Français ſelon les vues de ces aſſaſſins, parceque j'ai dit combien le peuple Français mépriſait & accuſait les conſtitutionnels. *Ils m'ont promis cette haine qu'ils ont vouée à la monarchie, & plus jaloux de*

Louis, ces hommes qu'un grand écrivain appella, dans ſes Pages immortelles, *les derniers des Romains*: l'eſtime publique les ſépare de tous les *conſtitutionnels* dont il eſt ici queſtion; & on s'honore de rendre à ces *députés aux Etats-Généraux* la juſtice qu'ils n'ont jamais ceſſé de mériter. Mais, je fais cette obſervation pour ôter aux calomniateurs, juſqu'à ce prétexte de mon ſilence qu'ils n'euſſent pas manqué d'interprêter contre moi & ſurtout en faveur de leur conduite.

me ſuppoſer des torts que de juſtifier des crimes, ils oſent conſpirer, *encore, le bonheur de la nation qu'ils ont précipitée dans les abîmes de la révolution! déſeſpérant de me faire épouſer leurs principes, il n'eſt point de fables abſurdes, de projets atroces, ou de deſſeins ambitieux; il n'eſt pas de lâchetés, il n'eſt pas de trahiſons, il n'eſt pas d'intentions, de propos ou de ſilence qu'ils ne m'aient ſuppoſés: Qu'euſſe-je donc été de plus, ſi j'euſſe été* conſtitutionnel!

Qu'ils ne ſe flattent pas, cependant, de trouver l'oubli de leurs crimes, dans les crimes de leurs ſucceſſeurs! la poſtérité eſt là qui les attend, & ils n'échapperont pas à l'hiſtoire. Les révolutions ſuſpendent la juſtice, mais elles la ramènent,

un jour, plus ſevère & plus inflexible. L'on verra quels furent ces hommes & qu'elle fût cette aſſemblée : Cette aſſemblée complice de tant de forfaits, ces hommes coupables de tant de lumières ou de tant d'ignorance, qui ont corrompu l'affection d'une grande nation, & cherché à détruire la Royauté juſques dans les cœurs. Les lâches! ils n'ont ſçû qu'avilir un Roi & fuir; ils n'ont ſçû qu'envahir des propriétés, détruire des ordres & proſcrire des princes! & en venant implorer un azile qu'ils avaient eux-mêmes décrété comme ſupplice, ils ſe ſont préſentés à la pitié de l'Europe, pour éviter ſa juſtice. Ils ont déſarmé la vengeance à force de baſſeſſe, & laſſé la haine à force d'ignominie. Ces mêmes hommes qui ont déclaré

les émigrés coupables de lèze-nation, *ſont venus mendier leurs malheurs, & ſurprendre leur pauvreté. Toujours infidèles à l'honneur, mais jamais à l'ambition, ils ſe ſont, de nouveau, gliſſés dans la monarchie pour diviſer juſques à ſes ruines. Ils ont abuſé de la généroſité & du malheur, même, de leurs victimes: on dirait qu'ils ont craint d'être pardonnés.*

J'ai élevé ma voix en faveur de la vérité; je ſuis donc leur ennemi. Habiles à égarer l'opinion publique, ils ont cherché à la déchaîner ſur ma perſonne & ſur mes écrits, je défendrai ma perſonne & mes écrits. S'il eſt un ſeul homme qui ait écrit une ligne, dans ces deux ouvrages auxquels j'ai attaché mon nom; s'il eſt un ſeul homme qui ait à me re-

procher un fait grave, une intention équivoque, un ſeul moment de conduite douteuſe, depuis cinq années, que cet homme ſe nomme, qu'il parle & qu'il prouve.

Si, réduiſant au ſilence ceux qui ont tant d'intérêt à me l'impoſer, je ne recueille que des libelles anonymes, ou d'honnorables calomnies, alors je ceſſerai de les repouſſer & je commencerai à écrire.

Quant à ces folliculaires qui vivent d'impoſture & pour qui l'infamie eſt un beſoin; quant à ces hommes que l'on voit dans les tems de troubles, ſemer la calomnie & exhaler tant de venin dans leurs petits écrits, je ne ſalirai pas ces pages de leur nom; ce nom eſt devenu leur punition & leur injure, je ne réfuterai que leurs éloges.

NÉCESSITÉ
DE LA
GUERRE
ET
DANGERS DE LA PAIX.

Les événemens se succèdent avec une rapidité si effrayante, les revers sont tellement devenus le partage de la gloire, & les malheurs suivent, enfin, de si près les fautes, qu'il n'en restera bientôt plus à éprouver. Chaque jour a son infortune; chaque jour pré-

pare ſon tribut & ſa terreur. Cet amas d'hommes & de crimes, qui s'eſt appellé *République Françaiſe*, eſt peut-être au moment de devenir la *République univerſelle*. Le Comité de ſalut public touche à ces limites, qui étaient les limites des Gaules; & comme ſi ce n'était point aſſez du ſuccès de ſes armes, la Convention cherche un meilleur génie & une attitude plus forte. On dirait que fatiguée de crimes, elle oſera bientôt ne pas proſcrire les vertus. Elle marche au milieu des conquêtes vers cette conſtitution, qui doit joindre aux avantages du gouvernement Républicain, toute la force du gouvernement Monarchique; & elle place l'Europe dans une ſituation ſi difficile, que les puiſſances qui la compoſent, encore, ont autant à craindre des dangers du mal, que des périls des remèdes dont elles ſe ſervent.

Parvenus à la victoire à force de défaites,

les Français triomphent, aujourd'hui, du nombre. Ce réceptacle rempli de leurs dépouilles ſanglantes, eſt, maintenant, couvert de leurs trophées. C'eſt dans ce palais, où la calomnie eſt en ſûreté, & où les mœurs ſont ſans aſyle, que des hommes, chargés de lauriers & d'infamie, menacent le monde de lui dicter des loix. Encore quelques inſtans, & les brigands du *Latium* montent au capitole.

Il n'eſt plus tems de vouloir ſe le diſſimuler, la France eſt cet empire dont la fertilité, l'étendue & les lumières, doivent décider des deſtinées de l'Europe. Renfermée par la nature dans les limites de ſa puiſſance, elle fixait, elle-même, celle des monarchies. Elle fermait à la Ruſſie le chemin de l'empire d'Orient; elle garantiſſait l'Allemagne de la domination preſque inévitable d'un Chef; elle forçait la Pruſſe de craindre que

cette importance que lui acquit le génie d'un grand Roi, ne réſiſtât pas à la faibleſſe ou aux torts d'un long règne; elle ſauvait l'Eſpagne de ſa molle inaction, dirigeait le trident de l'Angleterre, & garantiſſait à la Hollande ſon heureuſe richeſſe & ſes mers; elle feſait reſpecter la Suède & le Dannemarck, & aſſurait, à une foule de petits Etats, une protection qui couvrait leur faibleſſe contre la rapacité des grandes Puiſſances, ſans exciter une jalouſie qu'elle ſeule n'avait pas à craindre.

La France était le gage de tous les traités, l'intervention néceſſaire dans toutes les alliances, & l'écueil de toutes les prétentions; elle était, en un mot, & la clef & les angles de cette voûte immenſe qui couvrait le repos, la force & les intérêts du globe. Ses flottes & ſes armées étaient par-tout, elle les avait dans ſon ſein. Les Souverains de l'Europe

devaient donc craindre ſon affaibliſſement, encore plus qu'ils ne devaient redouter ſes conquêtes.

La Monarchie Françaiſe, parvenue à l'état d'agrandiſſement que la nature & le principe de ſon gouvernement lui avaient marqué, était forcée de reſter dans les limites naturelles & politiques, qui étaient devenues ſi néceſſaires à ſa conſervation. L'Europe n'avait pas à redouter ſon influence, & elle devait tout attendre de ſa protection & de ſon heureuſe prépondérance dans le ſyſtême politique. La France devait conſerver & défendre l'Europe, ou elle devait l'agiter & la perdre.

Ce peuple qui ſoumit Rome & que Rome ne ſoumit qu'avec le monde, ce peuple Gaulois fondateur & deſtructeur de tant d'Etats, toujours fidèle à ſa légéreté & à ſon in-

quiétude, & dont le caractère était, encore, plus à craindre que le courage, ce peuple avait obéi au plus grand des Monarques, Charlemagne regnait. Fort par ſa conſtitution, riche par ſon territoire, heureux même dans le ſein de la féodalité, ce peuple avait fait de la France le plus beau, comme le plus puiſſant des Empires. Le hazard, les ſiècles & les grands-hommes, unis de rivalité, avaient tout fait pour ſa gloire. Le hazard n'était plus que l'inévitable loi de ſa proſpérité. Les ſiècles ſe comptaient par le nombre de provinces qu'une victoire ou un traité enlevaient, pour jamais, à leurs maîtres. Les grands-hommes y naiſſaient, preſque, comme les autres hommes. Louis XIV. était né, l'Europe avait craint la Monarchie univerſelle; mais la France avait échappé à tant de gloire.

Malgré le Régent & ſon ſyſtême, malgré la paix de 1763 & celle de 1783, malgré la ſouveraineté de la Corſe & l'indépendance de l'Amérique ſeptentrionale, la France pouvoit aſſurer le repos de l'Europe & conſerver le ſien.

Un Roi vertueux, & d'une bonté encore plus malheureuſe que ſa perſonne; des Miniſtres ineptes ou Ambitieux; ce funeſte étranger qui les remplaçait tous; la verſatilité de tous les principes, l'inſtabilité de tous les pouvoirs & le défaut abſolu de tous les deſpotiſmes; un corps jaloux de tous les droits, & plus habile à les uſurper que ſoigneux de les defendre; les courtiſans du dix-huitième ſiècle, c'eſt à dire tous les vices de tous ſiècles; un luxe corrupteur & déprédateur, l'irréligion, le philoſophiſme & l'égoiſme; la réunion de toutes les fautes &

de toutes les lâchetés, l'honneur, enfin, & la probité elle-même enfantèrent les Etats généraux; ils parurent, & la Monarchie Françaiſe ne fût plus. L'Europe s'en etonna, plus jalouſe qu'indignée; le ſouffle impur qui lui porta ce coupable ſuccès s'étendit bientôt ſur toute ſa ſurface; la renommée même en devint la complice.

La déclaration des droits de l'homme, & les deux années de ſilence qu'elle ſurprit aux ſouverains, fûrent l'irruption philoſophique des Vandales. Déjà, il fut aiſé de prévoir qu'elle allait ſe répandre ſur le Globe.

Tout le monde devint, bientôt, ſoldat ou auxiliaire dans ce premier combat contre la Monarchie. Il y eut cette ſeule différence que, parmi toutes les déſections, les hommes qui avaient reçu le plus de bienfaits du Prin-

ce, fûrent auſſi ceux qui lui prodiguèrent le plus d'ingratitude. Ils levèrent inſolemment une tête flétrie ; & le cœur toujours vil, mais couvrant d'un beau zèle un effort parricide, ils aſſaſſinèrent leur maître au nom de la patrie. Les réformes avaient leurs partiſans ; mais les abus devenus le patrimoine de quelques familles, devinrent le prétexte de toutes les ambitions ; & à la réſerve de ce petit nombre de ſerviteurs fidèles dont l'hiſtoire conſervera les noms, pour honorer les derniers jours de la Monarchie, chacun abandonna la Cour, qui s'était, déja, abandonnée elle-même.

L'obéiſſance ne fût plus, alors, qu'une convention à renouveller ; les droits vinrent ſe placer au deſſus des devoirs, & les droits fûrent pour les peuples, les devoirs pour les ſouverains. Les conſtitutionels conſacrèrent

ces principes, les jacobins en profitèrent. Conſciences, propriétés, honneur, tout fût envahi, abandonné, trahi dans un moment. La premiere aſſemblée plus coupable encore qu'ignorante, jetta les rênes entre les mains de l'aſſemblée légiſlative, qui, hors d'état de reſiſter à ſa conſtitution, prefera le funeſte honneur d'être plus criminelle qu'abſurde. La république parût, alors, ſur ſon char de triomphe, trainant à ſa ſuite le ſquelette enſanglanté de la Monarchie; Elle déclara la guerre à l'Europe entière que ſes emiſſaires parcouraient, impunément, depuis trois ans. Longtems mépriſée, on ne lui oppoſa que des fautes & des negotiations; elle profita des unes, & elle trompa les autres. Elle avait combattu avec des poignards, elle y joignit bientôt des armées. Elle jura la deſtruction des Rois, & elle medita l'envahiſſement de la propriété univerſelle.

Partout attaquée & ſans defenſe, elle attaque, elle triomphe aujourd'huy] de toutes parts. Quelques inſtans. & quelques malheurs encore, & l'Europe eſt, peut-être, aux pieds du crime ou dans ſes fers.

Quel eſt donc cet empire du Comité de ſalut public ſur les cabinets des Monarques? qu'elle eſt, donc, cette fortune qui ne trahit jamais que la vertu & la juſtice? quel eſt cet aſcendant d'un Pichegru ou d'un Jourdan ſur M. le Prince de Saxe-Coburg, & ſur M. de Clairfayt? qu'elle eſt cette prudence & cette politique des Gouvernemens, cette activité & cette politique de leurs adverſaires? Dans cette lutte de toutes les tyrannies & de tous les forfaits contre toutes les autorités légitimes, les malheurs ſont toujours d'un côté, & les ſuccès de l'autre! ici, ce ſont des princes auſſi grands que leurs noms, des

généraux dignes de toute leur gloire, des miniſtres vieillis dans l'intérêt des Cours & la ſcience du Gouvernement; là, ce ſont de jeunes ſcélérats échappés du barreau & des théatres, flétris par leurs propres Concitoyens, & tremblans au pied de l'echaffaud ou du Panthéon; d'un côté toutes les Monarchies de l'Europe, de l'autre les lambeaux ſanglans & les reſtes informes de cette Monarchie qui excitait, il y a deux ans, leur pitié & leur mépris!

Ah! ſans doute, de grandes erreurs, & cette perilleuſe confiance, produite par le vertige, l'aveuglement & tous leurs faux rapports, précipitent l'Europe dans le caôs de la dévaſtation! ſans doute on a mal connu, on a plus mal combattu encore ce puiſſant ennemi des Nations! qu'on ne ſe flatte plus d'enchaîner ou de déſarmer le *Jacobiniſme* en

reconnaiſſant *ſa République.* Cet Acte ſerait la ſentence de mort de tous les Gouvernemens qui le ſigneraient, & il n'en eſt aucun contre lequel *la Révolution Françaiſe* ne s'en fit, bientôt, une armée. Les Capitaines d'Alexandre ne ſignèrent que le démembrement de ſa puiſſance, les empires reſterent; mais les maîtres de l'Europe conſacreraient l'abdication de toute la leur, & la Royauté, l'ordre & les Loix ſeraient dès lors ſans propriété, comme ſans azyle, ſur le Globe.

Il n'eſt point de traité de Riswick ou de Nimègue pour l'opinion; une révolution ne desarme pas, car ſes ſoldats ne ſe licencient point: & lorsqu'un vaſte empire a été un camp, chaque chaumière y demeure une tente. La révolution françaiſe ne reſſemble, d'ailleurs, à aucune de celles qui ont agité le monde. Ce déplacement, inconnu jusqu'à nos jours, des

pouvoirs, des propriétés & de toutes les opinions politiques, religieuſes & civiles eſt tel, que ce ne ſont plus les événemens qui ſont malheureux, mais les réſultats que ces événemens rendent, chaque jour, plus inévitables.

De moment en moment, la ſituation de l'Europe devient plus allarmante. Il ſerait auſſi coupable que difficile, de le diſſimuler ou de le taire. S'il était poſſible d'imaginer que le comité de ſalut public reſtât, longtems, poſſeſſeur de ces riches contrées que ſes ſoldats & l'imbécille inertie des habitans lui ont, ſans doute, ouvertes; ſi ces provinces, que la mer a été forcée de céder aux plus induſtrieux & l'Eſpagne aux plus courageux des hommes, pouvaient devenir la proie des hommes les plus ſcélérats; ſi les fleuves n'étaient point des obſtacles, & ſi l'hiver lui même n'avait plus de rigueurs; ſi les plus violens remèdes,

enfin, n'étaient employés avec cette activité dont le crime paraît avoir eu, seul, jusqu'ici le secret; il faut le dire hardiment, (car, encore une fois, le silence devient complice du malheur) la terre appartiendroit, sans retour, au crime & à l'anarchie. Si l'anarchie & le crime obtiennent un traité de Paix, le combat est éternel entre les Gouvernemens & les peuples. Le regime militaire, lui même, s'écroulera sous les ruines de la féodalité. Le clergé, quel qu'il soit, disparaîtra devant les fétiches & le destin; car le philosophisme après avoir détruit la Réligion, ramène nécessairement la superstition. La noblesse de tous les pays, ne sera plus même un vain nom; elle, qu'on eut trouvé invincible dans tous les tems, si plus éclairée & surtout moins opiniâtre, elle eut sçû lier ses intérêts à des intérêts bien plus précieux, bien plus vrais que la stérile vanité de ces titres que détruisent les

ſiècles même qui en conſacrent l'orgueil. Enfin, après deux ſiècles de petits états & de petites guerres, de donjons & de créneaux, les tréſors d'un uſurpateur, un grand caractère, ſurtout une autre Religion referont de nouvelles puiſſances & de nouvelles Monarchies. Le nom de la France, celui de l'Empire, celui de l'Angleterre, vivront alors comme celui de Rome, & leur territoire comme le ſien, ſera devenu la proie de la génération des conquérans.

Nous touchons à une de ces époques de la nature dont le ſouvenir, ainſi que celui du déluge, ne périra qu'avec le globe. L'Europe peut l'éviter, ſi tous les Souverains ſans ſe diviſer & ſans ſe nuire, ſavent profiter du ſeul moment qui leur reſte, aujourd'hui.

L'*univers*, voilà le mot qu'il faut pronon-

cer lorsqu'on dit, *la révolution française.* Une salutaire terreur, voilà pour les Souverains la pensée la plus grande, l'armée la plus puissante, la seule peut-être sur laquelle puisse s'appuyer le monde prêt à tomber.

C'est en armant des français en faveur de la france, c'est en dissipant ses craintes & en échauffant celles de tous les Etats, c'est en soulevant les peuples contre la convention, qu'on peut espérer de lui enlever la nation française. La nécessité dicte aujourd'hui ces loix; il faut les suivre ou périr.

Je dirai quels sont les dangers de la paix, & comment il est possible de l'éviter, encore. Je montrerai combien il est important de continuer la guerre, & surtout d'en changer la nature & le système.

Il est une opinion aussi funeste à l'Europe

que les revers dont elle eſt la victime ; c'eſt cette opinion généralement répandue, que les Souverains n'ont à défendre que la cauſe de la maiſon de Bourbon & celle des corps privilégiés ; & que le gouvernement intérieur de la france doit être indifférent &, peut-être, étranger aux puiſſances coaliſées. Cette erreur eſt préciſement celle que les jacobins & la convention entretiennent avec autant de ſoin, qu'ils en ont employé pour la faire naître. Elle leur conſerve des partiſans, jusques dans les claſſes même où ils ne veulent que des ennemis : elle iſole toutes les réſiſtances, aveugle tous les intérêts & prépare tous les murmures. C'eſt elle qui prononce le mot de paix, en prodiguant les regrets en faveur de cette guerre où elle ne fait appercevoir que des fléaux & une injuſtice.

Cet art perfide avec lequel l'anarchie s'éf-

force de ſoulever tous les peuples contre tous les Rois, n'a pas ceſſé, un moment, de redoubler ſes efforts; il a cherché à corrompre l'Europe, s'il était trop faible, pour la ſubjuguer; & s'emparant de cet eſprit d'égoïsme qui paraît avoir été particulièrement reſervé à ce ſiècle, il a partout ſéparé l'obéiſſance de l'intérêt, & le patriotisme de la fidélité. Il a eſperé que les révoltes lui tiendraient lieu d'invaſions, & que la laſſitude lui rendrait les Alliés que ſes crimes devaient lui enlever.

Réſultat funeſte mais inévitable de l'ignorance des peuples & du ſilence des gouvernemens, une prévention auſſi aveugle a néceſſairement engendré cette indifférence, toujours, incapable de grands ſacrifices, quand un intérêt qui lui ſemble étranger les ſollicite. Elle a produit ce déſir de la paix, qui eſt devenu bientôt un nouvel ennemi à combattre; en

forte que les jacobins, après avoir persuadé au peuple français que les puissances n'étaient armées que pour conquérir son territoire, ont persuadé facilement aux peuples de l'Europe, qu'elles n'armaient leurs bras & n'exigeaient toutes leurs ressources, que pour replacer un Souverain sur son trône, & rétablir des corps Aristocratiques dans leurs propriétés ou dans leurs droits.

Sans doute, l'Europe est armée pour faire remonter la maison de Bourbon sur ce trône, d'où elle pouvait, d'où elle devait l'empêcher de descendre: Sans doute, la réintégration des propriétaires est une suite aussi juste que nécessaire de ce maganime dessein, & de ces sublimes efforts; & quelque soit le silence des Puissances coalisées sur un projet si généreux, plus leurs adversaires leur en réfusent la gloire, plus il devient impossible de ne pas leur en of-

frir l'hommage. Mais la cauſe de la maiſon de Bourbon eſt devenue celle de toutes les Têtes couronnées, comme la cauſe de la nobleſſe & du clergé de france eſt devenue celle des propriétaires de tous les Etats. Quel eſt le Souverain, qui puiſſe ne pas trouver la leçon la plus terrible dans le fort qu'ont éprouvé les vertus de LOUÏS XVI? quel eſt le cultivateur, ou l'homme induſtrieux qui oſe dire encore, *ma propriété*, lorsqu'il s'eſt élevé une aſſemblée qui a tout accordé à la force, & rien à la juſtice; qui a fait un droit de l'inſurrection, & du patrimoine paternel une propriété commune & nationale? Le ſalut de la france eſt inſéparable du ſalut de l'Europe, il eſt *la véritable contrerévolution*. Car, elle n'eſt elle-même que la conſervation de l'ordre ſocial; & c'eſt elle qui rend néceſſaire le plus terrible, mais la plus juſte de toutes les guerres.

Toutes les propriétés de l'Europe ſont, donc, aujourd'hui attachées au ſort de la propriété proſcrite; & les aſſignats qui la repreſentent ſont hypothéqués ſur le territoire de toutes les puiſſances. Il fallait déclarer la guerre à la France le jour où ſon aſſemblée uſurpant tous les droits, & conſacrant tous les crimes, jetta ſur le Globe ce papier dont chaque peuple ſe ſervira tour à tour. Un Miniſtre habile n'y eut pas manqué, il aurait ſçu que Henri IV. n'eut jamais habité le Louvre, ſi la ligue eut eu à rougir *d'un Evêque d'Autun.*

Toutes ces expropriations ſucceſſives que tant de ſcélérats ſe permirent, les droits de l'homme à la main; toutes ces maximes qui devaient être leur arrêt, & qui ſont devenus celui des Gouvernemens, l'Europe les a vues, elle les a entendues, avec cette tranquilité &

peut-être avec une jalouſie qui lui coûtent, aujourd'hui, ſon repos & ſon honneur. Elle a laiſſé les Miſſionaires parcourir ſes Royaumes, les régicides s'y réfugier, & leur papier ſe préſenter au commerce, à la liberté ou à la ſéduction : & aujourd'hui, ce ſont des armées victorieuſes qui font de ce papier la monnoye des provinces conquiſes : Ce ſont des hommes courbés ſous le poids des crimes & des triomphes, qui appellent par le dangereux ſpectacle de leur glorieuſe impunité, les peuples à l'inſurrection, la populace à la ſouveraineté & la miſere à la fortune !

On ne ſaurait trop le répéter, les aſſignats de la république Françaiſe ſont hypothequés ſur les propriétés du Clergé, de la nobleſſe & de tous les cultivateurs de L'Europe. L'Europe les acquittera, ſi elle reçoit ou ſi

elle accorde la paix; car, elle leur donnera une libre circulation, & le Traité en renfermera la clauſe. Lorſqu'on reconnaît le ſouverain, on eſt toujours forcé de reconnaître le ſigne de ſa richeſſe; & lorſque l'on traite avec une révolution, c'eſt elle qui commande, on n'a plus qu'à obéir.

Les droits de l'homme ſont devenus le germe de toutes les révolutions, & les aſſignats en ſont les moyens. Lorſque la ſédition éclatera, elle proclamera les uns & elle ſe ſervira des autres. Il n'eſt point de fortune publique, il n'eſt point de crédit Royal qui puiſſent ſe flatter de balancer cette immenſe reſſource. L'Europe elle-même, n'eſt peut-être pas aſſez riche pour devenir auſſi pauvre que la France, elle n'eſt peut-être pas aſſez forte pour pouvoir eſpérer tant de faibleſſe. La France a diſſipé le capital de ſon terri-

toire, mais c'eſt ce capital qu'elle va redemander à l'Europe. C'eſt en abſorbant tout ſon numéraire, ſi on lui accorde la paix, que la Convention conſervera tous les moyens de lui faire la guerre.

Tous les peuples, comme tous les Souverains ſont, donc, appellés à ce combat de l'anarchie contre les loix, & du brigandage contre les propriétés. La liberté, que le peuple place toujours dans un changement de gouvernement, ne ſe préſente plus que chargée de dépouilles & avide de proſcriptions. Tous ceux que menace un ſemblable bienfait, n'ont plus d'eſpérances à conſerver, ils n'ont que leur courage à lui oppoſer: Car, ſi la Convention eſt reconnue, toutes les Monarchies ſont ſans maîtres & tous les gouvernemens ſans loix.

Cette assemblée que le despotisme Japonnais & Tibere lui-même accuseraient de tyrannie, menace aujourd'hui les Puissances de mettre fin aux vengeances & aux crimes. Elle médite la tranquillité de la France, & elle cherche à enlever aux Alliés ces partisans généreux qu'ils y conservent encore. Ils vont passer sans retour du côté de la République, si à la suite d'un grand effort, c'est-à-dire d'un succès, les Alliés n'annoncent, enfin, les dispositions qui les honorent & les motifs qui les animent.

La Convention desire la paix, pour la donner à la France & pour l'ôter à l'Europe. Ses émissaires n'attendent qu'un Ambassadeur, pour se répandre sur le globe & pour se rejoindre, de toutes parts, aux clubs établis dans les empires; car, il est bien peu de familles où les Jacobins n'ayent placé un com-

plice ou n'ayent préparé un coupable. La révolution Françaiſe qui a fait une révolution dans chaque maiſon, en France, ſe flatte d'obtenir le même ſuccès dans toutes les monarchies. Elle a fait circuler partout le venin qui la propage; elle a cherché à inſinuer dans tous les eſprits ces principes démocratiques qui la ſoutiennent; & elle a conſenti qu'on abhorrât les Jacobins, pourvû qu'on adorat leurs maximes.

Si c'eſt dans les conſeils des Princes que ſe trouvent, ſouvent, les plus grands ennemis de la Royauté, ils ſe placent aujourd'hui dans le rang de ſujets, pour ceſſer bientôt de l'être. Ils réveillent toutes les paſſions, & depuis les rives de la Sprée juſques aux mers du Sud, ils mettent l'honneur & la vie d'une portion de la ſociété à la diſpoſition de l'autre. Qui peut douter que chaque homme

du peuple ne ſoit ambitieux de cette ſituation nouvelle, & qu'il ne ſeconde, bientôt, une révolution qui la lui promettra? Ce ſerait mal connaître le cœur humain, que de compter ſur ſa vertu contre ſon ambition. Amant de l'indépendance, l'homme eſt naturellement porté à lui ſacrifier juſques à ſon bonheur; & l'exemple du ſuccès acheve, trop ſouvent, d'égarer ſa raiſon. Qui peut douter que la paix n'en facilite les moyens aux Jacobins, & qu'elle ne garantiſſe aux coupables cette premiere impunité qui enhardit juſques à la faibleſſe? Qui peut douter que les factieux, les rebelles & les mécontens de tous les Etats, ralliés en ſecret autour du Comité de ſalut public, n'attendent avec impatience ſon appui ou la paix? Plus la Convention la déſire & plus elle avertit les Puiſſances de la lui refuſer; cette paix, ſi heureuſement impoſſible, aujourd'hui, qu'il faudrait peut-être autant d'ef-

forts pour l'accorder avec dignité, que pour la combattre avec courage.

Quel eſt le Souverain aſſez dédaigneux de ſa gloire, pour recevoir cet Ambaſſadeur régicide qui viendrait inſulter les mânes de LOUIS, au nom de ſa république, & lui impoſer la ratification de tant de forfaits ? Quel eſt le Monarque aſſez ennemi de ſon ſang, pour abdiquer ſa ſouveraineté entre des mains fumantes de celui d'un des premiers Monarques du monde? Quel eſt l'homme d'Etat qui oſerait trahir le ſyſtême politique & moral de l'Europe, en y plaçant cette puiſſance qui en a juré la deſtruction ? Ce ſerait outrager les Souverains, que de s'arrêter un moment à la poſſibilité d'une ſemblable tranſaction ! En-vain leurs ennemis chercheraient-ils des exemples en faveur de la faibleſſe ou de la honte, l'hiſtoire elle-même les réfuſe. Les

Rois de la terre recevaient les Ambaſſadeurs des Romains, mais les Rois de la terre étaient, alors, les eſclaves de Rome! Cromwel eût auſſi des ambaſſadeurs, mais plus ſon attentat fût grand, plus il ſentit la néceſſité de rendre l'autorité reſpectable & ſacrée! il s'environna de toutes les forces de la Monarchie contre le Monarque qu'il venait d'aſſaſſiner; & en écraſant le peuple ſous le poids de ſon autorité, il ne lui laiſſa que la honte du forfait dont il oſait offrir le prix à la tranquilité publique. Les Etats unis de l'Amérique Septentrionale conquirent la ſouveraineté; mais plus leurs efforts fûrent d'abord ſéditieux, plus ils tâcherent de couvrir leur rebellion en promettant le reſpect aux gouvernemens, & en aſſûrant les droits de la propriété!

Non, il n'eſt point de Souverain, il n'eſt point d'homme d'Etat ou d'adminiſtrateur qui

déſeſpèrent, à ce point, de la fortune & de la conſcience publiques! non, le comité de ſalut public, ne l'obtiendra pas, cette paix qu'il déſire! & cette Germanie qui affranchit les Gaules & l'Univers, cette Germanie où nous avons trouvé nos inſtitutions & nos loix; ce royaume nouveau où FREDERIC éleva ſi haut la majeſté des Rois, où l'on voit l'héritier de ſa gloire ſoutenir, avec autant de dignité que de conſtance, la fatigue des camps & les revers de la guerre; cette Grande Bretagne qui préféra l'honneur de ſecourir Henri IV à la facilité de s'emparer de ſes dépouilles, replaceront ſes deſcendans ſur ce trône qui répond à l'Europe de tous ſes trônes & de tous ſes traités.

Mais avec qui la ferait-on, d'ailleurs, cette paix ou cette trêve? ferait ce avec ces bachas de la république qu'on appelle *répreſentans*

du peuple, avec ces pro-conſuls de l'Anarchie que abuſent, également, de la ſervitude & de la ſouveraineté de la convention? ſerait ce avec ce Comité de ſalut public dont les membres font des loix, éxécutent & puniſſent, mais qui tyrans de leurs égaux en redeviennent, bientôt, les eſclaves? Serait ce avec cette Convention nationale elle-même qui ſouveraine aujourd'hui, demain ſera détronée par un congrés ou un ſénat qui ne rempliront pas plus ſes promeſſes qu'ils n'éxécuteront ſes loix? Dans toutes les ſuppoſitions d'autorité, on peut voir des contractans, mais on ne ſaurait trouver ni garants, ni bonne foi, ni ſûreté.

Si la paix eſt difficile à conclure, ſon obſervation eſt impoſſible à obtenir. Car, il faut un avantage réciproque ou une faibleſſe extrême pour garantir un traité; & que peut-on offrir à la Convention qu'elle ne ſe flatte de

poſſéder bientôt; ou que peut on en éxiger qu'elle ne ſoit forcée de refuſer? Serait-ce en démembrant la France comme ſes ennemis s'efforcent, chaque jour, de le perſuader au peuple qu'on obtiendrait ſon conſentement? Ah! ſi les Puiſſances étaient aſſez malheureuſes pour obtenir un pareil ſuccès; ſi elles avaient cette ambition aveugle qui dévore ſon avenir, & que la calomnie ſeule a pû leur ſuppoſer, elles s'expoſeraient à des guerres ruineuſes pour conſerver des provinces qui leur ſeraient, bientôt, arrachées. Cet orgueil national, qui fait les Monarchies comme les républiques, ne ſerait jamais un moment leur ſujet. C'eſt l'Océan & la Méditerranée, c'eſt le génie de Vauban & la gloire de Louis XIV, ce ſont les Alpes & les Pyrennées qui doivent ſéparer la France & la joindre à l'Europe, qui doivent circonſcrire & compoſer

ſon territoire. La tranquilité du monde eſt placée entre ces limites. Ce n'eſt pas, d'ailleurs, en favoriſant le démembrement de la France que les Alliés pourraient augmenter leur puiſſance: La conquête d'une partie de ſes poſſeſſions, ôterait en puiſſance rélative au gouvernement aſſez hardi pour la tenter, bien plus qu'elle ne lui donnerait en puiſſance réelle.

En admettant même que la convention nationale fit en faveur de la paix, c'eſt-à-dire du beſoin d'établir un gouvernement, le ſacrifice de ces poſſeſſions qui appartiennent à un autre monde, il eſt inconteſtable qu'elles ſeraient, hautement, redemandées avant cinq ans. Le préparatifs de la guerre qu'elles ſuſciteraient alors, ſeraient tous faits; car la révolution n'aurait qu'à appeller ſes ſoldats ſur ſes vaiſſeaux; & elle n'aurait pas oublié qu'un empire

fertile, baigné de tous côtés par l'Océan, eſt ſûr d'avoir une marine formidable ſous un gouvernement vigoureux.

Le ſeul moyen d'eſpérer des momens de paix avec la république Françaiſe, ſerait donc de lui rendre tout ſon territoire; & alors à quoi ſervirait cette paix, ſi les Puiſſances Alliées n'y trouvaient point cette *ſûreté* & cette *conſervation* qui doivent en être l'objet & le garant? Envain la convention déclarerait-elle qu'elle renonce aux conquêtes, & qu'elle ne troublera point l'autorité dans ſes droits, & l'obéiſſance dans ſes devoirs? Envain repouſſerait-elle, avec tous les efforts de la ſincérité, les vœux qu'elle a forcé les peuples de former en faveur de l'indépendance & de l'anarchie? Là où il n'y a point de vertu, il ne ſaurait y avoir de ſûreté; & la perfidie eſt une arme que la

Convention ne posera jamais. Les Souverains éloigneraient leurs troupes, mais les prétextes naîtraient sans cesse en faveur de l'injustice, car ce ne serait pas à elle qu'il importerait le plus de n'être pas parjure.

Mais la convention veut la paix, parceque le régime révolutionnaire qui a consolidé sa puissance doit enfin la détruire, si les victoires comme les revers éxigent, sans relâche, des réquisitions & des supplices; si le peuple ne jouit jamais de ce repos qu'on lui promet toujours, & si de nouveaux sacrifices préparent sans cesse de nouveaux regrets. La Convention veut la paix, parcequ'elle redoute ce mécontentement, effet nécessaire de sa tyrannie; il n'est pas, en effet, un seul député, qui ne regarde la trève comme le gage de sa sûreté individuelle, & c'est l'impunité de sa souveraineté que la Convention entière se flatte

d'y trouver. *Nous rendrons toutes nos conquêtes*, disaient également au mois de Janvier 1793 Brissot & Robespierre, Chabot & Rolland, *nous rendrons la Savoye & les provinces Belgiques, c'est le territoire de la France & son Assemblée nationale que nous voulons conserver.* Barrère disait au mois d'Avril dernier; *c'est notre sûreté que l'Europe doit garantir aux dépens de la sienne, si elle nous force à des nouveaux succès; & tous les peuples les partageront alors, & alors nous garderons nos conquêtes.* Et cet homme qui a inventé une bassesse nouvelle osait ajouter en même tems : *les Alliés ont déjà fait plus de fautes qu'ils n'ont essuyé de revers.* Tel est le secret de la Convention, mais tel est aussi le sort dont elle menace l'Europe.

Cette assemblée qui n'a fait des loix que pour trouver des complices ou des coupables, & qui a confondu dans un seul mot la ty-

rannie, la liberté & l'anarchie, cette assemblée est au moment de changer ses loix civiles ; car tous ses rapports politiques vont changer. Mais on se tromperait grossièrement, si l'on croyait que l'amour de la république eut égaré un moment les Français : la Convention à force de conquêtes, les a seulement obligés à ne pas la détester autant ; la génération actuelle aura vû les crimes, celle qui la remplace ne verra que les succès.

Si l'assemblée qui va succéder à la Convention, paye les dettes de l'Etat ; si elle promulgue la loi du partage des terres, ou si elle en donne seulement une portion à chaque citoyen, (& ces deux mesures qui sont dans les projets du Comité de salut public, feront l'effet nécessaire de la paix) qu'elle est alors la société en Europe qui ne doive pas trembler de voir un appât aussi séduisant présenté à ses

membres? La Convention a déjà préparé le partage des terres par la loi de l'adoption; cette loi si ridicule pour nos mœurs, mais bien plus dangereuse en ce qu'elle ne paraît pas aller si directement à son but. Les décrets sur l'égalité, toutes ces vérités spéculatives dont le peuple cherchera toujours l'application dans la propriété, car il n'est point pour lui une autre théorie; le divorce & la réduction projettée de toutes les fortunes; les nouvelles loix sur les donations & sur les dispositions testamentaires; cette éducation enfin que l'homme le plus vertueux est contraint de donner à son fils, voilà des dangers que la paix ne saurait prévenir, & auxquels elle donnera au contraire plus d'étendue & plus de force.

L'éducation, cette partie si essentielle des Gouvernemens & qui doit toujours être rela-

tive à leur principe, l'education a été faiſie avec habileté par la Convention, & elle n'a négligé aucun des moyens qui doivent la rendre redoutable à l'Europe. Sa ſurveillance a tellement tous les effets de la tyrannie, que le père le plus attaché à la Monarchie, eſt obligé de donner à ſon fils des principes républicains. La Monarchie a beau ſe réfugier dans l'intérieur des ménages, cet amour que l'enfance y dérobe pour la Royauté, eſt auſſitôt détruit par les impreſſions du dehors; On lui peint tous les Rois comme autant d'ennemis de ſa patrie, & c'eſt aux pieds des images de Brutus & de Mutius-Scævola, qu'on lui fait jurer d'imiter leur exemple.

La génération qui doit envahir & détruire l'Europe a aujourd'hui douze ans; elle eſt née au milieu de la révolution, elle en a vu toutes les époques, reçu tous les principes, ſuccé

tous les poisons. Chaque jour elle hait davantage les Rois, chaque jour elle aime mieux sa république; elle n'a point vû la Monarchie, la Monarchie avait fini lorsque cette génération est sortie du berceau; elle ne l'a apperçue que pour l'outrager, trop faible encore pour la combattre. Malheureuse destinée de l'enfance! cet âge appartient tout entier à ses premiers guides, & c'est sa faiblesse, c'est son innocence même qui le livrent au crime ou à l'erreur! Il ne saura jamais en France, que le gouvernement d'un seul est celui qui promet à l'homme le plus de bonheur & de paix; il aura respiré l'anarchie, il aura grandi avec l'égalité, il aura suivi *un triomphe*; il lui faudra alors le globe, car il voudra le subjuguer.

Quel est le traité de paix, qui peut obliger la génération qui s'avance à renoncer à cette

horrible conquête? Il faut la vaincre, l'éclairer & la rendre heureuſe pour ceſſer de la redouter. Si on laiſſe à la Convention la néceſſité d'un ſi grand avantage, on doit trembler qu'après avoir rendu les Français ſi redoutables, après leur avoir donné tous les fléaux de la liberté, elle ne leur faſſe goûter les charmes de la ſervitude: alors elle ſera forcée de lui abandonner les dépouilles du monde, car il faut avec le peuple être longtems heureux, ſi l'on ne veut être bientôt coupable. La vertu eſt pour lui dans la fortune, la fidélité dans le ſuccès, & on ne lui ordonne la raiſon qu'en lui procurant l'abondance.

Le gouvernement de France ſerait donc obligé de conquérir, & pour ſa propre ſûreté, & par la nature même des principes de liberté que ſes peuples auraient reſpirés; moins ils en jouiraient, & plus ils chercheraient à trou-

ler celle de leurs voiſins. Ce ne ſerait point le repos, mais l'anarchie; ce ne ſerait point l'égalité, mais le deſpotiſme qu'ils les forceraient d'embraſſer; & plus jaloux de détrôner des Rois que de créer des républiques, ils favoriſeraient partout la licence & protégeraient partout la ſédition. L'Europe ſerait ſans gouvernemens, car elle eſt trop corrompue pour conſerver des républiques. Les vertus & la pauvreté les créent, les richeſſes & la corruption les détruiſent. Rome chaſſe les Tarquins, & Rome reprend ſa liberté; la capitale du monde voit aſſaſſiner ſon maître & maſſacrer ſeize Empereurs, & elle demeure eſclave parceque la liberté & la corruption ne ſe trouvèrent jamais enſemble.

Le luxe d'ailleurs conduit néceſſairement aux troubles. Introduit dans les Etats, il prépare leur affaibliſſement par l'appétit ſi

dévorant de l'intérêt, & par le mépris de l'eſprit public & des principes. Son habitude rend ſouvent indifférens les moyens de le ſoutenir, & elle rend preſque toujours inutiles les loix qu'on cherche à lui oppoſer. Il traîne à ſa ſuite ce déſordre des mœurs publiques qui enfante l'oubli de tous les devoirs, & le refus de l'obéiſſance. L'intérêt devient alors plus cruel, le luxe plus avide, & lorſqu'il ſont ſecondés par la corruption, ils préparent ces révolutions qui enſanglantent les Empires: Car, ils briſent tous les moyens de leur conſervation, en iſolant tous ceux qui ont fait leur force & leur proſperité.

Lorſqu'un peuple ceſſe d'eſtimer il va bientôt ceſſer d'obéir; auſſi de tous les dangers qu'un Souverain peut craindre, le plus grand eſt celui de s'avilir, & il s'avilit lorſqu'il ſépare ſa dignité de la dignité du trône. Lorſqu'un peu-

ple a trahi ſon Dieu & proſcrit ſa Religion, il ne ſouffre plus que les peuples voiſins conſervent la leur. Ses agitateurs ſavent trop combien un frein auſſi ſacré offre de réſiſtances, pour ne pas le briſer entre les mains du gouvernement qu'il leur convient de bouleverſer; car ſi la Religion cauſe ſouvent des troubles, il en eſt auſſi qu'elle ſeule peut appaiſer.

Tout conſpirera donc en faveur des Français, & l'impétuoſité de ce caractère qu'on n'a pas aſſez craint, & ces mœurs dont on a ſi légérement mépriſé la jeuneſſe, la vanité & l'inconſtance, & ces maximes ſéduiſantes de ſouveraineté & de propriété, qu'un traité de paix mettrait à la portée de tous les peuples. Les peuples chercheront leur liberté dans les crimes, mais elle ne ſera, comme il arrive preſque toujours, que la ſervitude du plus grand nombre, & ils n'auront que les inconvéniens du gouvernement populaire.

Les députés de la Convention ſe jugent trop bien eux-mêmes pour vouloir de la république, & pluſieurs n'ont pas craint d'avouer que la France ne pouvait l'être, qu'après être revenue à la ſimplicité des mœurs par la barbarie. Plus près du peuple que des loix, & ſoigneux d'éviter les dangers dont elles les menacent ſans ceſſe, ils veulent cacher la Monarchie ſous des formes républicaines, lui en donner même le ſigne ſi la victoire conſolide leur puiſſance, & éviter ce gouvernement abſolu qui attend les ſéditions & les guerres civiles; car, c'eſt ainſi que le veut la nature éternelle des choſes. Environnés de triomphes & de ſpectacles, ils s'approchent chaque jour de ce gouvernement fédératif, dont le chef aura de la force parcequ'il lui ſera attribué un grand reſpect, & dont les loix imagineront, pour le caractère Français, ce qu'elles n'oſeront pas lui preſcrire. Une campagne inutile ou la

paix établiront ce gouvernement; mais la nature des principes qu'il aura à contenir ſera telle, je le répète, qu'il faudra leur abandonner l'Europe, & l'Europe changera de face.

Aujourd'hui, quel que ſoit le pouvoir de la Convention, il n'eſt point encore à l'abri des revers; la tyrannie eſt dans l'intérieur, mais la liberté eſt aux frontières; la France obéit, mais l'armée n'a pas paſſé ſous le joug. Le corps légiſlatif perſuadé que c'eſt du ſein de l'armée que doit ſortir le maître de la France, ſi la guerre ſe prolonge, a été forcé de la commander en perſonne, & les généraux ſont devenus les Lieutenans des repréſentans du peuple. Auſſi, un général n'a-t'il pu encore obtenir ſans peril l'admiration ou l'attachement de ſes ſoldats, & il n'en eſt aucun qui n'ait eu autant à craindre d'en

être aimé que d'en être haï: auſſi, le Comité de ſalut public vient il de créer un mot terrible, *le monde Français*; & ce mot laiſſera peut-être l'armée à la Convention, mais alors il livre l'Europe à l'armée.

C'eſt envain que Tallien & le parti qui l'expoſe, laiſſent reſpirer la terreur & abuſent, ainſi, d'un moment de popularité; c'eſt envain que les modérés cherchent leur ſûreté dans leur faibleſſe ou dans leurs craintes, Tallien deviendra bientôt coupable de ce qu'il a été forcé de promettre. Un revers un peu conſidérable, ou un mouvement intérieur provoqué par la continuation même de la guerre, lui feront éprouver la terrible néceſſité de ce régime révolutionnaire, qui détruit lorſqu'il gouverne & qui écraſe dès qu'il ceſſe de protéger, de ce régime qui ne permit ni juſtice, ni clémence, ni remords.

Mais ce parti a en sa faveur la paix ; il a une chance plus heureuse encore, s'il avait assez de talens pour la bien juger & assez de force pour la saisir. L'avantage de Tallien doit être si considérable dans ce moment, que cet avantage doit l'effrayer & le perdre s'il a laissé échapper un seul instant. Si *la Faction* des modérés trouve une résistance extérieure, si elle évite ou laisse fuir les circonstances, elle est jugée & condamnée. Envain invoquerait-elle une assemblée nouvelle qui moins chargée de crimes, mais aussi jalouse d'en commettre que celle qu'elle jugerait bientôt, oserait se présenter à l'Europe avec l'hypocrisie de sa vertu ; toute cette fausse modération n'enfanterait que ses propres malheurs. Mais, aussi longtems que chaque séance de la Convention, ne sera que le récit de ses conquêtes, aussi longtems que les drapeaux de la victoire flotteront sur la tête de ses membres, aussi long-

tems ſurtout que de nouveaux peuples viendront briguer le titre *d'alliés*, la Convention nationale aura moins à craindre ſa durée, ſes loix, ſes injuſtices. Elle prodiguera les outrages aux ſouverains, ſur les théatres, & les propriétés aux Sans-culottes, pour défendre ſon palais. Autant la guerre civile ferait éclater le mécontentement intérieur, autant la guerre étrangère fatiguerait le peuple & provoquerait ſon déſeſpoir, ſi les revers & les victoires étaient balancés; mais ſi la guerre ne ſe ſoutient que par des évacuations & des pertes, elle laiſſera la Convention maîtreſſe de tous ſes eſclaves; ſi la Convention recule à ſon gré les frontières de la France, il dépendra également d'elle de ne pas avoir de ſucceſſeur, de ne pas avoir d'aſſocié. C'eſt donc en favoriſant la guerre civile, c'eſt en donnant a la guerre étrangère un caractère moins malheureux; c'eſt en refuſant ainſi la

paix à la Convention & en la promettant au peuple français, qu'on doit eſpérer de voir ce peuple tourner ſon déſeſpoir contre la Convention nationale.

C'eſt à la paix que tous les dangers dont la convention eſt menacée, ne laiſſeront plus appercevoir que ſa puiſſance & ſa gloire : c'eſt à la paix que les périls dont elle menace les Puiſſances de l'Europe ſeront inévitables pour elles. Pour bien connaître toute leur étendue, il faut être bien convaincu que les jacobins ont partout des émiſſaires ; que ces émiſſaires ont formé, partout, ces aſſemblées qui conſpirent dans le ſilence & complottent dans les ténébres ; que leur correſpondance avec cette ſociété qu'on peut forcer de changer de nom, mais non pas de principes, eſt toujours active & continue ; & que les principes démocratiques, cette maladie épidémique de l'amour-propre,

ſe gliſſent dans tous les cœurs & pénétrent dans tous les Etats. Que l'on faſſe un moment attention à cette lotterie générale de forfaits compoſée pour tous les peuples, à ces urnes fatales d'où la miſère ſort pleine de richeſſes, & le crime ſort de pouvoirs ; qu'on voye la convention conſacrant ces maximes de la propriété commune & de la liberté individuelle ; déclarant uſurpateurs les Rois même avec qui elle traitera comme Souverains ; élevant cette génération qui doit être leur ennemie ; conſervant toutes ces propriétés que le crime uſurpa en france ; invoquant une Religion politique qui ordonne ou tolère le brigandage, & faiſant deſcendre du ciel, ou recevant des mains d'une fauſſe philoſophie les Dieux protecteurs de la rébellion & de l'anarchie : qu'on ſigne enſuite la paix & voilà le gouvernement qu'on aura reconnu, & les bienfaits qu'il verſera ſur le Globe.

Car, il n'eſt point de gouvernement qui puiſſe ſe flatter de réſiſter à ces principes, & ſon aveuglement ne ſervirait même qu'a leur oppoſer une réſiſtance plus faible. Plein d'une mortelle confiance dans ſon éloignement ou dans ſes loix, envain l'Etat le mieux ordonné invoquerait'-il la foi d'un traité, ou en demanderait'il l'obſervation à ſes garants? envain, cet autre univers ſorti du ſein du cahos avec ce ſiècle, fort du génie de ſon Créateur & de la gloire de ſa Souveraine mépriſerait'-il un danger qui doit frapper tant de régions avant de menacer la ſienne? *la liberté & l'égalité* impunies & reconnues arriveront aux pôles, elles auront la rapidité des vents parcequ'elles ont leur violence: la Convention nationale entourée de poignards & de loix, s'avancera la foudre & la deſtruction dans ſes mains, & comme un tremblement de terre dans ſes mouvemens ſubits, elle renverſera les villes, détrui-

ra les royaumes & défigurera la face de la nature.

On cherchera peut-être à ſe flatter, on eſpérera que la paix en faiſant rentrer dans le ſein de la France ces armées répandues ſur l'Europe, y portera avec elles un eſprit d'activité, d'indépendance & d'orgueil dont la convention aura à redouter les effets : on eſpérera que les factions naiſſant au milieu des conquêtes & de la *reconnaiſſance* de la république, y provoqueront bientôt des diſſentions civiles & détruiront ſon gouvernement. Ce ſerait mal connaître la révolution françaiſe & ſurtout les français, ce ſerait conſerver une eſpérance auſſi funeſte que les revers qui l'auraient rendue néceſſaire. Sans doute les factions agiteront la France; mais la propriété aſſûrée aux ſoutiens de l'autorité ou de la tyrannie, des terres accordées aux ſoldats victorieux, tous

ces plébéiens devenus patriciens, leurs familles fieres de cette exiſtence politique & civile, dont on leur a trop laiſſé goûter les charmes, ſerviront des partis, écouteront la voix d'un ambitieux, mais elles ſe rallieront poſitivement à celle d'une aſſemblée qui ouvrira tous ſes tréſors & prodiguera les ſpectacles. Tout ce qui arrivera de plus ſenſible dans un pareil ordre de choſes, ce ſera la convocation d'une aſſemblée nouvelle qui accédera à des demandes qui ne compromettront pas ſa puiſſance, ou qui déclarera la guerre pour la rétablir; car la nature du *ſans-culotisme* eſt telle qu'il faudrait, alors, lui abandonner l'Europe pour conſerver la france.

La révolution françaiſe eſt fondée ſur des principes tellement violens, que l'expropriation qui la ſoutient doit ſervir à la conſolider, c'eſt-à-dire, à l'étendre. C'eſt l'incendie qui de-

vient plus actif en dévorant ce qui l'alimente. Moins le gouvernement qui ſe trouvera établi en france conſervera de tranquilité, & plus il s'empreſſera d'attenter à celle de l'Europe. Qu'on n'imagine pas qu'il puiſſe manquer de prétextes, pour excuſer ſa perfidie: car encore une fois, un traité de paix avec la Convention ſerait tel, & les Puiſſances qui le conſentiraient ſe trouveraient dans une poſition ſi difficile, qu'elles ſeraient forcées de promettre ce qu'elles ne pourraient point tenir; & la Convention n'aurait que l'embarras du choix, dans le nombre de motifs qu'elle croirait avoir de leur déclarer la guerre. Ce ſerait un *prétendant*, une pitié trop généreuſe, ou un azyle trop éclatant; ce ſeraient ou des articles ſecrets, ou des bruits publics; ce ſerait une trahiſon découverte, ou une conſpiration projettée; ce ſeraient de nouveaux alliés, ou de nouvelles alliances domeſtiques. Les

Romains manquèrent-ils jamais de raiſons, pour déclarer la guerre aux Rois que leur intérêt leur ordonna de combattre? & la Convention à leur exemple, ne voudra-t'elle pas ôter les Etats ou les conſerver? ne faudra t'il pas mériter, ſans relâche, le titre de ſon allié, ou s'expoſer au reſſentiment de ſes armes?

Les conquêtes de la république Françaiſe; ces conquêtes qui effrayent l'imagination & étonnent même les vainqueurs, plongent la nation françaiſe dans une yvreſſe telle, que la terreur de l'Europe aura pû lui être ſeule comparée. Qu'on juge ce qu'un tel orgueil ajoutera à l'orgueil de cette nation contre laquelle il était ordonné, par le Sénat de Rome, que les prêtres même ne ſeraient pas diſpenſés de marcher, lorſqu'elle envahirait ſon territoire! Contre cette nation qui obligea les Romains à tenir juſqu'à 12 cents mille hom-

mes ſous les armes, pour lui fermer l'entrée de l'Italie, & qui dans l'enceinte de leur Capitale diſait, en ſignant un traité, *malheur aux vaincus?*

Ces conquêtes du peuple français, ſont aujourd'huy tellement partie de ſa ſouveraineté, qu'il n'y a aucun *citoyen* qui puiſſe ſentir qu'il eſt homme, ſans s'appercevoir qu'il eſt né français. Que les Puiſſances, en voyant le danger qu'elles courent pour avoir laiſſé former un pareil peuple auprès d'elles, jugent donc quel eſt celui qui les menace, ſi elles le laiſſent s'affermir? qu'elles jugent ce qu'un tel orgueil prépare d'humiliations aux ſouverains qui poſeraient les armes à ſes pieds? Qu'on fixe, un moment, ſes regards ſur ce Panthéon où les images des Rois vaincus frapperaient, ſans ceſſe, les regards de leurs vainqueurs; qu'on entende ſur ces théatres conſacrés à la victoire,

ces nouveaux orateurs du peuple qui ne lui parleraient que de ſa puiſſance & de ſes droits ; & forçant, s'il eſt poſſible, ſon imagination à ne pas reculer devant le ſpectacle de tant de forfaits, qu'on ſe porte, un moment, ſur cette place où la nation françaiſe croirait célébrer *le premier jour de ſon indépendance*, & chargeroit de couronnes ces répreſentans qui lui ont commandé l'aſſaſſinat & l'incendie? qu'on y voye *le premier triomphe Romain* éterniſer la honte de l'Europe ; tous les arts tributaires de tous les crimes, & le même bronze qui a coulé ſous les traits d'un grand Monarque, devenir les chaînes qu'on forgerait pour les ſouverains? Elles ſont tombées ces Statues, monumens de la reconnoiſſance & de la fidelité des français pour leurs Rois, elles ont ſervi de victimes à l'ambition & à la révolte : on foula aux pieds ces têtes ſacrées, on mutila ces auguſtes images,

comme ſi chaque coup eut dû faire une playe, eut dû verſer le ſang du Monarque dont elles conſacraient les vertus: & c'eſt ſur leurs débris, c'eſt ſur le piédeſtal même de la Monarchie que la *Liberté Françaiſe* a conſacré la violation de tous les droits! C'eſt dans ce même palais où elle oſa juger ſon Roi, qu'elle oſe attendre les Ambaſſadeurs de tous les Rois de l'Europe!

L'on vient de voir quels ſont les obſtacles qui rendent la paix difficile, & quels ſont ceux qui rendent ſon obſervation impoſſible. Nous allons examiner qu'elles ſont les reſſources que préſente la guerre.

La guerre n'offrirait pas des dangers moins grands que la paix, & elle deviendrait, elle-même, plus funeſte, ſi elle ne changeait pas de caractère & de conduite. Des conquêtes

dont l'hiſtoire a peine à ſuivre la rapidité, donnent à la convention des ſubſiſtances & des moyens nouveaux; elles donnent à cet eſprit public qui n'etait, il y a quatre mois, que de la terreur & du déſeſpoir, une énergie ſi forte qu'il n'eſt plus déſormais de témérité pour les Français; elles leurs inſpireront tant de confiance dans le caractère, dans les reſſources de leurs députés, que ceux-ci ſont peut-être au moment de devenir leurs repréſentans. Fatiguée de triomphes, la nation françaiſe perdra bientôt toute eſpérance de voir les ſuccès des Puiſſances coaliſées, & l'horreur des atrocités qu'enfanta la révolution, diminuera dans cette effrayante proportion.

Roberſpierre eſt, déja, deſcendu au tombeau chargé de la haine publique. Il emporte les crimes de l'Aſſemblée qu'il ſubjugua, & c'eſt

en écrivant ſon hiſtoire, que ſes complices ſe flattent d'excuſer leur tyrannie. Le peuple accuſera de tout, le ſeul homme que tout le monde ait redouté; & en flétriſſant à jamais ſa mémoire, la Convention croira y trouver le pardon de ſes crimes: car de grands ſuccès les font toujours oublier au peuple, & la victoire eſt toujours pour lui la juſtice.

Il eſt, malheureuſement, auſſi vrai que le ſyſtême adopté par les Puiſſances Alliées, & la manière dont la France à été attaquée au dehors & ſecourue au dedans, ſont également vicieux & devaient produire préciſément l'effet dont l'Europe gémit. Ce n'eſt pas la force, ce n'eſt pas la valeur, ce n'eſt pas la fortune qui ont d'abord combattu les Alliés, ce ſont les Alliés eux-mêmes qui ont fait la fortune, la valeur & la force de la Conven-

tion; ce ſont leurs fautes & leurs malheurs, qui lui ont appris à ne pas en commettre & à ne pas les craindre.

Ce ne ſont pas les revers, ce ſont les victoires qui perdent les Alliés. Ce ſont les mauvais ſuccès qu'ils remportent, la manière dont ils les obtiennent & ſurtout celle dont ils en uſent, qui réduiſent leurs affaires à l'état déplorable où elles ſe trouvent. Au contraire, ce ſont les revers qui ont donné à cette aſſemblée que la France repouſſe de ſon ſein, ce courage qui étonne & cette activité qui ſouvent le remplace. Elle a ſenti que lorſque l'on combat en faveur d'une révolution, il ne peut y avoir de confiance dans la victoire, que quand il ne reſte plus de victoire à remporter; & laiſſant aux généraux de ſes ennemis la dangereuſe gloire de perdre les batailles à force de talens, elle a oppoſé la té-

mérité à la prudence & les succès à l'honneur. Elle s'est servie de la licence contre la discipline, & du fanatisme contre la raison. Elle a profité de l'avantage d'armer toutes les passions contre des ennemis qui ne lui opposaient que la régularité des manœuvres, & ne faisant aucune faute contre la politique, c'est-à-dire contre les circonstances, elle n'a montré ni indécision dans les plans, ni faiblesse dans l'éxécution, ni inquiétude sur le succès. Elle n'a pas compromis un instant le salut public; & lorsque toute la nation Française frappée de terreur ou pleine d'espérances voyait les Alliés à Péronne, la Convention n'avouait que sa force & ne montrait que ses ressources. La même assemblée qui avait proclamé la république, devant les armées qui lui demandaient la Monarchie sous les murs de la capitale, vendait le camp d'Annibal, & ne laissait appercevoir au peuple Français que la

joie de renfermer ſes ennemis dans le ſein de la France. L'homme tremblait, mais le député ne montrait que du courage. Les Comités préparaient en ſilence le départ de la Convention, mais la Convention ſe déclarait inſéparable du peuple & ſe montrait ſupérieure aux événemens. Elle feſait partir des courriers pour préparer ſa fuite, & elle envoyait des généraux porter la guerre dans les provinces de ſes ennemis. Ainſi, en ne cédant jamais à la fortune, elle força peut-être la fortune à lui reſter fidèle.

L'hiſtoire militaire offre, en effet, peu d'exemples de l'habileté avec laquelle le Comité de ſalut public, a tranſporté ſur le territoire ennemi le théâtre de la guerre. Il a répété en Flandre ce qu'il avait ſi heureuſement éxécuté en Alſace; & forts de l'efféminatión de l'Europe, de la préſomption de quelques hommes

& de la médiocrité de beaucoup d'autres; forts de l'ignorance dans laquelle les Puiſſances de l'Europe, ont été entretenues ſur la nature & ſur les reſſources de la révolution, les barbares de France ont joint à tous les avantages d'une guerre nationale la ſupériorité d'eſprit, d'activité & de conduite. Les Puiſſances de l'Europe en oubliant que le nombre & l'enthouſiaſme ſubjuguèrent dans tous les tems les méthodes & les tactiques, ont négligé d'exalter & d'armer les peuples en maſſe; & plaçant toute leur force dans les troupes de ligne, elles ont laiſſé les revers décourager les peuples, & le vulgaire ſe ranger du parti des vainqueurs.

La terreur avait plongé la nation Françaiſe dans l'eſclavage, la victoire finira par livrer ſon obéiſſance à la Convention; ce peuple en ſe ſoumettant à des triomphes en offrira la gloi-

re à tous les peuples. *Encore quelques ſuccès & l'Europe était aux pieds des ſeptembriſeurs*, diſait, ſur les débris de Valenciennes, le plus grand publiciſte de ce ſiècle, le ſeul homme qui ait fait penſer le public. Et c'eſt au milieu des accens de la victoire, qu'il annonçait la ruine de l'Europe! Tant ce ſage & profond obſervateur redoutait des avantages que ne préparaient point la politique & la force; tant il craignait cette guerre ſans paſſions & cette cauſe ſans enthouſiaſme; tant il était perſuadé qu'un faux ſyſtême devait perdre bientôt ceux qu'il favoriſait!

Avant d'examiner les moyens qui peuvent être oppoſés à la république Françaiſe, il faut jetter un coup d'œil ſur l'eſprit qui dirige ou qui anime ſes armées, & ſur celui qui règne ou qui ſe tait dans les départemens. Cet examen doit montrer ce que la Convention peut craindre,

ce qu'elle doit eſpérer des meſures qu'elle ſera forcée de ſuivre ou d'abandonner.

L'armée entièrement ſéparée du gouvernement ſous lequel la France gémit, ayant pour ainſi dire un code Monarchique, & affranchie de preſque toutes les loix qui la gouvernent, eſt néceſſairement en contradiction avec les principes de la Convention. Car, toute armée commence par avoir un chef, & elle doit finir par avoir un maître. Elle le deſire, elle le demande, & c'eſt ſur cet eſprit invariable qui peut être appellé le principe de l'armée, que ſont fondées ſa diſcipline & ſa force ; mais c'eſt cet eſprit qui rend l'armée auſſi dangereuſe au dedans que néceſſaire au dehors. Auſſi toutes les Républiques ont-elles eu le plus grand ſoin de déplacer le pouvoir militaire, dès que les circonſtances où elles étaient en-

gagées le leur permettaient: auſſi cherchèrent-elles toujours à rendre le tems de la Dictature auſſi court que le danger; & auſſitôt que des citoyens pûrent commander long-tems leurs égaux, auſſitôt que des généraux pûrent conquérir l'attachement de leurs troupes, ils ſubjuguèrent leur gouvernement & en devinrent les maîtres.

La Convention pénétrée de cette vérité qui tient à la nature même des choſes, obligée de créer la diſcipline dans ſes armées, & de laiſſer à ſes ſoldats cet eſprit révolutionnaire qui en fait la force, la Convention a mis tous ſes grands officiers ſous l'inſpection de ſes repréſentans. Exécuteurs aveugles de leurs ordres, ſéparés de leurs ſoldats au milieu de leur camp, étrangers à leur propre volonté, il eſt plus aiſé aux généraux Français, de devenir les victimes d'un ſuccès que d'un revers,

de périr par le triomphe que par la dénonciation. Cette surveillance qui ne dort jamais, rend le repentir d'un général inutile, & la défection de *son armée* presque impossible. Mais l'armée toujours portée vers son chef, toujours plus près de mépriser l'autorité civile que de la respecter, ne permet pas à la Convention de calmer un instant ses craintes; elle ne lui laisse pas plus de sécurité après la victoire qu'après la défaite; elle lui fait craindre son orgueil autant que son découragement: c'est alors que cette autorité législative cherche ailleurs ce ressort qui doit animer son armée, qu'elle se sert de son fanatisme pour vaincre & de sa gloire même pour l'obliger à obéir.

La Convention est jugée par l'armée Française, comme elle mérite de l'être; l'armée la mépriſe, l'armée frémit au récit de ſes

aſſaſſinats, & elle rougit également de honte à la vue de ces diviſions qui lui apprennent, ſans ceſſe, quels ſont les maîtres qui la ſoldent. Mais toutes ces diviſions, l'armée les apperçoit ſans éprouver leur influence, & ſans en partager même l'intérêt. Marius & Sylla couvraient Rome de proſcriptions, pendant que les armées Romaines achevaient la conquête du monde. Le Comité de ſalut public a tellement perſuadé à ſes ſoldats que les Puiſſances étrangères voulaient envahir leur territoire pour le démembrer; elle a tellement abuſé, en faveur de cette calomnie, de ces événemens preſque toujours inévitables dans les calamités d'une longue guerre, que la Convention eſt devenue, aux yeux de l'armée, l'aſſemblée qui devait conſerver l'intégrité du territoire Français.

Un réquiſitionnaire eſt arraché a ſes foyers,

où il implorait le ſecours qu'on lui ordonne de combattre; il aimait les Puiſſances, il ſe traîne aux frontières; il y trouve la calomnie, c'eſt-à-dire l'eſprit public, il les deteſte & les combat. Il était malheureux & eſclave dans ſon département, il ſe croit libre & il ſe trouve Français en préſence de l'ennemi. Cette funeſte ignorance où on le laiſſe du ſort qui eſt réſervé à la fidélité de ſa déſertion; ce beſoin du repentir, qu'on lui fait craindre de ne pouvoir offrir à des Français dont il ne voit que l'abſence ou les malheurs; cette incertitude ſur les diſpoſitions des Puiſſances coaliſées; cette répugnance invincible, de n'être plus qu'un étranger en les ſervant; ce noble orgueil de tenir à un grand Empire, & ſa gloire paſſée & ſa force préſente; ce ſentiment de fierté, enfin, lorſqu'il a vû reculer des troupes réputées invincibles, tout le porte à ne trahir

ni ce qu'il croit sa patrie, ni ce qu'on le force d'appeller sa gloire.

La cause du soldat Français est mauvaise, mais on lui persuade que c'est l'honneur de sa patrie qui lui est confié; il méprise la Convention, mais on le force de craindre les Puissances. Plus malheureux, encore, de ne trouver nulle part ses officiers, ses princes & & son Roi, le soldat Français reste à la république, parcequ'il ne peut appartenir à la Monarchie. Oui, l'armée Française serait l'armée Royale, si les moyens qu'on a pris pour l'y engager n'étaient ceux qui devaient l'en detourner. On n'a donc pas senti que ce sont, précisement, ces soldats qui versent leur sang, parcequ'on leur a fait craindre l'envahissement de leur territoire; que ce sont ces hommes qui ne veulent être ni Autrichiens, ni Anglais, mais Français, qui seraient de-

venus les meilleurs ſoldats de la coalition! C'eſt leur répugnance même pour le démembrement de la France qui aſſurait qu'ils en feraient la conquête! C'eſt leur juſte mépris pour la Convention, qui garantiſiait qu'ils n'abuſeraient pas de leur victoire!

L'armée Françaiſe veuve depuis ſi long-tems de ſes princes, demandait à les craindre bientôt pour les aimer toujours. Elle voulait la France pour patrie, & elle s'était choiſie pour en être le libérateur; tant elle ſentait ſa dignité, tant elle avait la conſcience de ſon honneur & de ſes forces! C'eſt cette armée qui diſait à Crecy, *nous ſommes vaincus, mais la France ne l'eſt pas.* C'eſt cette armée qui diſait à Bovines, *nous ne ſouffrirons jamais qu'on écorniſle l'héritage de notre maître.*

Quand une nation a eu des Charlemagne,

des Henri IV & des Louis XIV ; quand elle a eu ſes Turenne, ſes Luxembourg & ſes Condé, elle veut des chefs pris dans ſon ſein, elle ne va pas chercher ailleurs des maîtres. On ne trahit pas, en un jour, quatorze cents ans de patrie ou de gloire, & on ne devient jamais auxiliaire dans ſa propre cauſe. Les ſoldats de la république n'ont jamais eu plus véritablement une patrie que quand on leur a perſuadé, (avec autant de perfidie que d'adreſſe,) qu'on allait la leur conquérir. Heureux le Monarque, dont les enfans lui porteront en tribut cette fidélité, ſource & garant de toutes les vertus ! Heureux le Souverain, chez qui cet honneur devient le prix de tant de belles actions, qui ne ſauraient en avoir d'autre !

J'ai vu des généraux, des officiers, une foule de réquiſitionnaires marcher à regret aux fron-

tières, y desirer une armée Françaiſe, n'y trouver que des étrangers & les combattre. J'ai entendu ce que je viens d'écrire; j'ai entendu ces propres mots: *le libérateur de la France y trouvera des partisans, le conquérant est sûr de n'y rencontrer que des ennemis.*

Si la Convention n'a rien négligé pour égarer l'honneur de l'armée Françaiſe, elle n'a pas employé moins de ſoins, pour inſpirer aux départemens les mêmes craintes; elle s'eſt ſervie, ſi non avec un ſuccès égal, du moins avec une ſcélérateſſe auſſi grande, de la tyrannie & de la corruption. Après avoir ſubjugué les provinces par la terreur, elle a cherché à diriger cette terreur contre les Alliés. Elle a eſpéré que la force & la prudence des cabinets deviendraient également ſuſpectes aux Français; & profitant de leur laſſitude lorſqu'el-

le a crû avoir obtenu leur obéiſſance, elle leur a montré le repos dans la victoire qui, ſeule, pouvait les conduire à une paix certaine. Elle leur a peint les Puiſſances coaliſées attaquant la France pour la ravager, & des guerres continuelles, ſuite néceſſaire du partage arrêté entr'elles, comme le fruit de leurs ſuccès & le bienfait de leur conquête. En un mot, la Convention a cherché à armer l'opinion en faveur de ſes crimes & contre les Puiſſances alliées.

C'eſt donc l'opinion que les Alliés ont à combattre, & il leur devient d'autant plus important de l'éclairer, qu'elle ſeule peut préparer & favoriſer le ſuccès de leurs armes. Car, ils ſe flatteraient envain d'obtenir par la force, ce qu'il faudrait demander encore à la perſuaſion; & après avoir conquis la Fran-

ce ils ſe verraient obligés, pour s'y maintenir, de créer une force intérieure contre-révolutionnaire.

C'eſt donc dans l'intérieur de la France que les Puiſſances doivent chercher la contre-révolution ; elles doivent l'aider de tous leurs efforts, mais c'eſt à des Français qu'il faut confier le ſoin de les diriger. C'eſt à eux ſeuls qu'il appartient, c'eſt-à-dire qu'il eſt poſſible, de déplacer l'opinion & les pouvoirs; eux ſeuls peuvent faire pardonner aux Français leurs conquêtes; car, il n'y a que leurs victoires, qui puiſſent ne pas humilier l'amour-propre des vaincus.

Rien ne prouve avec tant de force la néceſſité d'une ſemblable conduite que la guerre de la Vendée. Plus la Convention a redouté ſes progrès, plus la France les a deſirés; la

Convention a ſenti, dès le premier inſtant, qu'une guerre de cette nature allait joindre ſes intérêts aux intérêts du peuple qu'elle opprime; & cette guerre a pris, aux yeux du corps legiſlatif, ce caractere effrayant que n'aura jamais une guerre étrangère, parceque l'opinion combat en faveur des guerriers de la Vendée, ou que du moins elle ne peut leur imputer les intentions qu'on la force d'attribuer aux Puiſſances coaliſées.

Il paraît hors de doute, par des aveux obtenus de Briſſot au moment de ſa mort, que la crainte d'une guerre civile fût une des raiſons principales qui le déterminèrent à déclarer la guerre aux Puiſſances. Il crut qu'il ſerait moins difficile à la convention de ſoumettre l'Europe, que de conquérir la france. Il fonda ſes eſpérances ſur cette oppoſition d'intérêts qui

allaient entrer dans la coalition, & il osa voir dans la conduite que l'Europe avoit tenue jusqu'à ce jour, des symptômes de faiblesse, ou du moins une prudence si tranquille & tellement étrangère aux circonstances, qu'elle devait finir par produire le démembrement de la coalition, & bientôt après la ruine des Etats coalisés.

L'Europe avait vû organiser trois millions de gardes nationales, & cette politique si ombrageuse dans ses craintes, qui deux ans auparavant ne permettait pas à un Souverain de former un camp, ou de rassembler dix Bataillons; ces cabinets si difficiles en éclaircissemens, qui menaçaient d'une rupture le Monarque qui sans augmenter ses forces les exerçait dans le sein de son Empire, frappés tout-à-coup d'une léthargie universelle, virent provoquer & ar-

mer cette milice qu'on crut affaiblie par ſon propre mépris, & par l'inexpérience de ſes chefs. On ne ſongea pas que l'arme miſe dans les mains de l'homme en eſt rarement ôtée ſans ſon conſentement, & que la liberté ne fait jamais le ſacrifice de ce qui lui donne le ſentiment de ſa force. On ne vit pas, ou on ne voulut pas voir que cet exemple donné par les gardes-prétoriennes du crime, par ces Soldats qui avaient vendu la Capitale au peuple, allait ſe communiquer à l'armée, & que l'armée, la nation & la populace ſe confondraient bientôt enſemble.

En vain l'*aſſemblée conſtituante* avait-elle décrété que les frontières de *ſa république* ſe couvriraient de troupes, les Puiſſances n'y avaient oppoſé que de froides négociations; & des préparatifs qui dans des circonſtances ordinaires auraient ſuffi pour embraſer l'Europe, ne lui

arrachèrent par une dispoſition hoſtile. La maiſon de Bourbon menacée de plus de malheurs encore qu'elle n'en éprouvait, ſemblait être devenue étrangère aux Souverains; tant les Souverains ſe flattèrent longtems que les remords de la nation françaiſe finiraient par expier ſes crimes! mais, les peuples crurent la royauté coupable de tout ce qu'elle avait ſouffert, ils la virent bientôt criminelle de tout ce qu'elle permettait, & tous les états ſemblerent ſe réjouir de l'abaiſſement auquel on condamnait les ordres de la Monarchie françaiſe.

Cette aſſemblée nationale que l'hiſtoire trouvera auſſi coupable que la convention, redoutait la guerre civile; auſſi ne négligea t'elle rien pour l'éviter pendant ſon règne. Elle avilit tellement ſon Roi, elle flatta ſi baſſement le peuple, elle triompha avec tant de lâcheté

le 17 juillet 1789, (dans cette journée que l'on peut appeller *les fourches Caudines de la royauté*) & elle trompa, avec une perfidie si profonde, la fidélité des troupes de ligne, que la nation françaiſe ſe trouva ſans gouvernement, ſans guerre civile & ſans loix, entre la plus corrompue des aſſemblées & le plus vertueux des Rois. Tous ces *Verrès* de la conſtitution ſe hâterent de fuir devant ces jacobins qui rougiſſent, aujourd'hui, de les avoir pour pères ; & ils laiſſèrent la france embarraſſée de décider, s'ils l'avaient couverte de plus de malheurs, ou de plus de honte. L'Europe ne vit pas que ces *conſtitutionnels*, après avoir proclamé les principes qui devaient la ſoulever, créaient les armées qui allaient l'envahir : elle n'oppoſa que des demi-moyens & des demi-meſures à des hommes qui appellaient hautement la nation entière à l'inſurrection; & après avoir verſé dans trois campagnes plus de ſang & de

tréſors qu'il n'en fallait pour conquérir la France, l'Europe ſe trouve aujourd'hui heureuſe de pouvoir lui réſiſter ; tandis que ſi les opérations avaient été dirigées par les circonſtances plutôt que par les hommes, la France ſerait déjà ſoumiſe, elle aurait déjà couronné ſon Roi : car, ce ne ſont pas les occaſions, ce ne ſont pas les partiſans & les vœux que les Souverains n'ont point trouvés ſur cette terre déſolée, ce ſont les hommes qui ont manqué à ces occaſions, & il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul lorſque, peut-être, il eut fallû un Dieu pour recréer trente Provinces, un eſprit public, une Religion & un ROI.

Le rétabliſſement de l'ordre eſt devenu depuis trois mois tellement difficile par la force, que c'eſt dans l'intérieur de la France que les Puiſſances doivent principalement en chercher les

moyens. C'eſt la guerre civile qu'il faut aujourd'hui débarquer en France, mais cette guerre qui cherche partout des Français & non des ennemis, & qui en communiquant aux vaincus tout l'éclat de la victoire, leur en fait auſſitôt partager tout le fruit.

C'eſt en éclairant l'armée ſur les véritables diſpoſitions des Puiſſances, c'eſt en recevant tous les repentirs, & en incorporant tous les Français dans une armée françaiſe; c'eſt en conſervant à l'orgueil ſes prérogatives, aux officiers leurs grades & aux ſoldats leur ſubſiſtance, qu'on pourra eſpérer ces déſertions qui doivent rallier, ſous les drapeaux de la cauſe la plus juſte, les ſoldats & les victimes de la Convention; ce ſont des chefs français qu'il faut leur préſenter; ce ſont ces deux illuſtres frères qui ont cherché partout des ven-

geurs à la Royauté, & à qui il n'a manqué que des occaſions, pour la rétablir dans tout ſon éclat; c'eſt ce guerrier que l'on a vû, dans une même journée, apres avoir fait plier les ennemis à la tête de ſes eſcadrons, marcher à la victoire à la tête de ſes fantaſſins, ce Prince dont l'éloge le plus grand ſera l'hiſtoire la plus fidele; c'eſt, en un mot, cette maiſon de Bourbon, l'orgueil de la nation françaiſe, qu'il faut charger d'en recueillir le repentir ou la ſoumiſſion.

Mais ce n'eſt pas en reconnoiſſant la Vendée comme Alliée de la coalition, c'eſt au contraire en l'en ſéparant que les Puiſſances doivent eſpérer des ſuccès. Cette diſpoſition eſt devenue tellement néceſſaire en faveur de l'opinion, que ſi la Vendée, cette terre de héros qui s'eſt emparée de la gloire de la nation françaiſe, & qui en conſerve le dépôt

avec tant de fidelité, avait eu des chefs étrangers, elle n'exiſterait peut-être plus: parce que le peuple français n'y eût pas vû la Monarchie françaiſe, parceque la Convention eût ſuppoſé à ces magnanimes défenſeurs de leur ſol & de leurs droits, les mêmes motifs qu'elle oſe ſuppoſer aux Puiſſances. Mais, en protégeant la Vendée, c'eſt dans de prompts ſecours qu'il faut placer de grandes eſpérances; c'eſt en appellant ſous le même drapeau tous ces Français qui n'ont que leur courage à oppoſer à leurs malheurs, c'eſt en donnant la même couleur à des guerriers que le même eſprit anime & que le même intérêt dirige, qu'on doit eſpérer d'oter, enfin, à la Convention ces français incertains ou égarés, qui ſont forcés de combattre en ſa faveur.

En favoriſant ce grand raſſemblement, en lui donnant des armes & des chefs, tous

porte à assurer, (mais il n'y a pas un seul instant à perdre) qu'on le verra bientôt se grossir de cette foule de mécontens que le silence des Puissances Alliées afflige autant que les conquêtes de la République; car la France est remplie de symptômes de Monarchie, elle s'y cache sous toutes les formes, mais elle s'y livre à toutes les craintes; & la seule déclaration qui puisse rassurer tous les esprits, est la formation d'une Armée française, & la reconnoissance absolue de son territoire & de ses droits.

Que ces intentions claires, précises & invariables, telles que le cœur magnanime des souverains les a formées, soient annoncées au peuple français. Les Jacobins ont créé partout des intelligences, ils se sont assûrés des complices par la séduction & des victimes par le crime, ils ont enlevé à l'homme simple

& timide ſa conſcience & ſes principes : les ſouverains ſe ſont, donc, réſervés la gloire de trouver leurs Alliés dans la franchiſe, dans la nobleſſe de leurs deſſeins. L'honneur & la vertu ſont chargés de leur obtenir des partiſans ; & ceux-ci ſeront invincibles, il ne les abandonneront jamais.

Que les Puiſſances Alliées déclarent qu'elles refuſent la paix a la Convention & quelles la donnent au peuple français ; qu'elles lui prouvent que c'eſt pour lui & non pour elles qu'elles ont voulu la contre-révolution, c'eſt-à-dire le rétabliſſement de l'ordre ; que c'eſt pour lui donner la liberté & non pas le deſpotiſme qu'elles ſe ſont avancées ſur ſes frontières ; que c'eſt pour lui rendre ſa propriété & ſon bonheur, & non pour l'en dépouiller qu'elles vont réunir toutes leurs forces ; que les Puiſſances Alliés ſe montrent ce qu'elles ſont,

grandes & généreuſes, & le peuple français ira au devant de ſes libérateurs.

Mais, ſi c'eſt dans le Poitou qu'il faut d'abord chercher des Alliés, c'eſt à Paris qu'il faut attaquer la convention; c'eſt-là où il faut frapper la révolution; car, elle n'eſt pas aux extrêmités, elle toute entière au centre. C'eſt à Paris que la diviſion eſt extrême comme la laſſitude. C'eſt à Paris que la contre-révolution doit éclater, parceque c'eſt-là que tout, jusques à la corruption eſt diſpoſé à la favoriſer. La convention nationale n'exiſterait pas aujourd'hui, elle eut été diſſoute ou maſſacrée ſi on l'eût attaquée, (il n'y a pas quatre mois encore) dans ſon propre palais, avec ſes propres armes, avec les moyens que l'on a négligés, que tout indiquait contre ſa puiſſance, auxquels elle n'avait à oppoſer que ſa lâcheté & ſes craintes, avec ces moyens qui peut-être ne ſont pas encore impoſſibles, mais dont

l'exécution ſera toujours inſéparable du ſecret.

S'il eſt indiſpenſable d'éclairer l'opinion du peuple français, il n'eſt pas moins important pour les Souverains de diriger celle de leurs ſujets vers leur propre ſalut. C'eſt en les mettant dans le ſecret de leur avenir; c'eſt en leur montrant qu'elle eſt *cette liberté* dont on leur offre les *bienfaits*, quels ſont ces hommes qui leur parlent *d'égalité* & *de propriété*, qu'on en obtiendra des ſecours, des dons offerts non à la perſonne des Souverains, mais à la ſureté des Empires, non à la crainte ou à la flatterie, mais à l'amour du Monarque & au ſalut de la patrie.

Il faut ébranler l'opinion lorsqu'on veut l'éclairer, & c'eſt en la ménageant trop que ſouvent on l'égare. Que les grands écrivains s'emparent de l'eſprit public, qu'ils le tournent con-

tre cette assemblée qui n'a pas négligé un moment de le corrompre? Lorsqu'il fallût combattre le Roi de Macédoine, les orateurs lui cherchèrent partout des ennemis, & tout jusques à la Pithie *philippisa* en Grèce. Quand il fallût sauver Athènes, l'éloquence de Demosthenes entraîna *même les thébains* à la guerre. Mais si l'esprit public est négligé, si les Royaumes n'ont plus de patrie, si les Empires n'ont plus de Cités, si l'on montre au peuple de la faiblesse ou de la crainte, alors on voit le peuple passer tout entier du côté du vainqueur.

Ce n'est qu'avec de l'enthousiasme qu'on peut combattre un parti ou une faction, & il faut employer des moyens révolutionnaires, lorsqu'on veut attaquer une révolution. Si des têtes sages & prudentes conservent avec succès les rênes du gouvernement dans les tems cal-

mes, des têtes fortes & vigoureuſes peuvent ſeules les tenir dans des tems orageux ; car l'eſprit vieillit comme le corps, & combattre la révolution françaiſe avec les maximes ou les armes de l'ancienne politique, c'eſt condamner la vieilleſſe à l'activité, ou forcer la jeuneſſe à l'inertie. C'eſt ſans doute un défaut en politique de ne rien laiſſer au hazard, mais il eſt inconteſtable que les ſuccès dans les révolutions dépendent presque toujours de la témerité.

Les cabinets regrettent leur ſcience, ils ne veulent rien oublier, & ils n'ont plus qu'un ſeul inſtant pour tout apprendre. C'eſt en écartant de leurs conſeils toutes ces idées de lenteur ou de négociation, que la convention oſe ſe flatter d'y introduire ; c'eſt en ne permettant jamais à ces propoſitions auſſi lâches qu'inſidieuſes, hazardées dans l'opinion publique, d'arriver jusqu'à eux ; c'eſt en ne perdant pas

un seul jour de leurs forces comme de leurs droits, que les Souverains peuvent empêcher la révolution française d'aborder dans leur Capitale, dans leur palais. S'il faut se présenter aux revers avec un grand caractère, il faut attaquer aujourd'hui la convention nationale avec le désintéressement & la grandeur d'ame. Il faut lui opposer un centre d'unité où les opérations de la guerre soient préparées, une police aussi active que sévere, qui protége avec force & punisse avec justice; il faut surtout renoncer à cette fausse confiance qui a fait tant de victimes, & causé tant de malheurs. C'est avec la réunion de tous ces moyens que l'on préparera une quatrième campagne. Elle décidera sans retour du sort de l'Europe; elle ne lui permettra plus de fautes, elles ne lui laissera plus d'espérances.

On doit juger quels sont, dans le moment

actuel, les seuls moyens que l'on peut opposer aux succès des Français, & combien il importe que le dépôt de toutes les richesses du Globe, ne tombe pas en leur pouvoir; car, on espérerait inutilement, si la Hollande devenait leur proie, obtenir la campagne prochaine des avantages décisifs; la république Française serait alors redoutable sur les mers, & maîtresse de toutes les destinées de l'Europe.

La Convention, on ne saurait trop le redire, veut la paix; mais quand on connaît les principes qui la gouvernent, les hommes qui la composent & les projets qu'ils méditent, il est difficile de ne pas être convaincu que le Comité de salut public veut conquérir la Hollande pour combattre l'Angleterre, & rendre cet hyver la paix tellement inévitable pour les autres Puissances, qu'elles n'ayent

plus qu'à s'y soumettre. Cependant, il en est tems encore, on peut arrêter les Français, on peut marquer des bornes à la victoire, on peut arriver à la campagne prochaine.

C'est une armée *entièrement Française* qu'il est important d'avoir à cette époque. Cette nation qui appelle au tour d'elle tant d'illustres proscrits, qui leur a donné des armes, & leur a fait présent de leur propre drapeau, ne laissera pas une telle entreprise imparfaite; elle achevera son ouvrage. L'émigration, ce dévouement aussi sublime qu'impolitique, présenta à l'Angleterre l'occasion la plus grande de faire éclater sa générosité; elle fait plus aujourd'hui en sa faveur, elle lui assûre les moyens d'acquérir une gloire immense, éternelle. Seule, cette nation souveraine des mers pourrait encore porter la Monarchie en

France, & la dépoſer ſur cette terre où elle ne périrait jamais.

Mais, ce ne ſont plus de bataillons épars qu'il faut charger ailleurs des deſtinées de l'Empire Français. Non, que ces guerriers ne fuſſent toujours & partout invincibles? On les a vus changer à Menin la défaite en triomphe; on les a vus étonner en Alſace leurs alliés, leurs ennemis, par leur courage & ſurtout par leur nombre; mais iſolés & ſans appui, ils obéiraient bientôt à des circonſtances étrangères: le ſang le plus beau de la Monarchie coulerait ſur les frontières, ſans rendre les peuples à leur Dieu & à leur Roi: les noms ſeraient immortels, mais les légions auraient péri. Ce ſont des Français qui doivent les mener aux combats, ce ſont leurs Princes qui doivent en donner le ſignal; c'eſt auprès d'eux, ſous leurs regards & dans leur

patrie que ces légions doivent triompher ou périr.

Si cette fatalité qui fait le sort des Empires, paralysait les derniers moyens que l'Europe conserve pour sa défense; si les vœux que dictent l'amour le plus vrai & le dévouement le plus entier pour la plus juste des causes, devenaient inutiles; si en continuant la guerre on n'en changeait ni la nature, ni les dangers, alors (& c'est ici la plus douloureuse de toutes les vérités) alors, il faudrait accepter la paix, la paix serait préférable à une telle guerre. L'humanité jouirait au moins d'une illusion passagère, & l'Europe respirerait, un moment, avant l'arrivée des barbares.

Que la malveillance cherche encore à dénaturer cet écrit; qu'elle s'efforce, qu'elle

s'épuiſe à faire entendre ce que je n'écris pas, à ne pas comprendre ce que j'écris, je lui répondrai: l'hommage du plus profond reſpect & du zèle le plus ardent qu'on puiſſe mettre aux pieds des Monarques, eſt tout entier dans la vérité, & c'eſt ainſi qu'on ne trahit pas leur cauſe. J'ai la conſcience d'avoir rempli un devoir ſacré, j'ai dit la vérité. On ne la cachait plus ſur les remparts de Troye, après la mort d'Hector.

FIN.